



HAL
open science

Étymologie et histoire des mots de la décroissance

Nicolas Verdier, Anne Bretagnolle, Marie-Charlotte Arnauld, Sophie
Baudet-Michel

► **To cite this version:**

Nicolas Verdier, Anne Bretagnolle, Marie-Charlotte Arnauld, Sophie Baudet-Michel. Étymologie et histoire des mots de la décroissance. Lena Sanders, Anne Bretagnolle, Patrice Brun, Marie-Vic Ozouf-Marignier, Nicolas Verdier. Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés, Presses universitaires François Rabelais, pp.339-350, 2020. halshs-03048308

HAL Id: halshs-03048308

<https://shs.hal.science/halshs-03048308>

Submitted on 12 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Verdier N., Bretagnolle A., Arnauld C., Baudet-Michel S. (2020), « Etymologie et histoire des mots de la décroissance », in Sanders, Bretagnolle, Brun, Ozouf-Marignier, Verdier (eds), *Le temps long du peuplement. Concepts et mots-clés*¹. Tours, Presses Universitaires de Tours, collection Villes et Territoires, p. 339-351.

Introduction

Selon les régions du monde, les époques et les disciplines, les mots choisis pour rendre compte d'affaissements, voire de disparition touchant tout ou partie de système de peuplement ont profondément varié. Ce chapitre propose une réflexion historique autour de six notions importantes. Nous avons gardé l'expression anglaise pour les deux premières (collapse et *shrinking*) car elles sont souvent utilisées dans cette langue en France: on parle davantage du collapse que de l'effondrement, et l'on a peine à choisir entre décroissance, déclin ou rétraction pour traduire la notion de *shrinking*. Nous abordons ensuite le déclin et la décadence, dont les sens s'entremêlent parfois, surtout lorsque le contexte suggère une connotation morale. Puis nous évoquons la notion de décroissance, dont la diffusion massive semble liée à l'usage croissant des méthodes quantitatives en sciences sociales au XX^e siècle. Les travaux sur la décroissance urbaine*, qui prennent leur essor dans les années 1970, sont décrits dans leurs spécificités régionales, en Europe, aux Etats-Unis ou au Japon. Enfin, nous abordons la notion de déprise, dont la signification change radicalement dans la deuxième moitié du XX^e siècle, notamment sous la plume du géographe Lucien Gachon.

11.1 Collapse, *shrinking*

Le mot **collapse** est originellement un mot de la médecine mais il se diffuse à la résistance des matériaux, puis à l'astrophysique. Ces trois pôles de l'usage de ce mot se maintiennent sur le temps long. Il reste donc longtemps en dehors de ce que seront les sciences sociales et humaines.

Un premier repère pour ce qui nous intéresse peut être posé à la fin du XVIII^e siècle. Ainsi, le livre d'Edward Gibbon *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, publié entre 1776 et 1788 n'emploie pas le mot « collapse » dans sa version originale (Gibbon 1776-1788). Durant les deux premiers tiers du XIX^e siècle, ce terme semble principalement être utilisé à propos du choléra et de la description du processus morbide. Dans les descriptions, le moment le plus violent de la maladie (*climax*) est celui du collapse des cellules qui entraîne la mort. Le mot se diffuse ensuite dans les travaux sur la mécanique, puis sur la résistance des matériaux. Ces derniers s'intéressent particulièrement aux moments de rupture, alors appelés « collapse ». Les travaux se focalisent sur les changements dans la structure des matériaux qui l'accompagnent. Les premières occurrences en dehors de ces deux domaines semblent dater de l'extrême fin du XIX^e voire du début du XX^e siècles, malgré de rares hapax dans les années 1850 (Shrimble 1850 et anonyme 1886). À partir de 1910, le mot se diffuse ainsi progressivement, peut-être d'abord du côté d'une histoire économique (Mc Neilly 1912 et Hawtrey 1918), mais aussi, dans l'esprit du livre de Gibbon, à propos de la fin des empires. C'est ainsi le cas, en 1921 dans un travail sur « *the Collapse of the Brazilian Empire* » (Percy 1921).

Il apparaît assez clairement que l'**effondrement** du monde maya, aux IX^e-XI^e siècles, est l'un des objets autour duquel la question du collapse dans les sciences sociales a été façonnée. Si les premières occurrences semblent dater de 1924 (Long 1924), le début de théorisation

¹ Il s'agit du chapitre 11 de l'ouvrage, inséré dans la partie IV. L'introduction de la partie IV est proposée à la fin du chapitre, en annexe, à titre d'information.

émerge plutôt en 1930 lorsque Leslie J. Mitchell compare le *collapse* du monde maya à celui de Rome (Mitchell 1930). Le modèle qui semble s'imposer dans les années 1930 pourrait se résumer à : « *Civilizations rise ; also do they fall* » (Kidder 1937). En général la question de l'effondrement est présentée comme un mystère pouvant donner lieu à de nombreuses hypothèses, qui peuvent se combiner. Ainsi, en 1956, peut-être à la suite des travaux de Thompson qui s'intéressait à l'abandon des basses terres mayas (Thompson 1954), Gordon Willey articule dans son explication des révoltes, de mauvaises récoltes, l'épuisement des sols et la scission entre religieux et fermiers (Willey 1956). À partir des années 1960, les travaux se multiplient : en 2002, dans son livre *The Fall of Ancient Maya*, David Webster liste près d'une centaine de tentatives d'explication : celles-ci, de nature systémique, multiplient les associations de facteurs et leurs pondérations (Webster 2002). Les travaux des archéologues, en améliorant les connaissances, poussent à complexifier les processus* en jeu, voire à remettre en cause l'idée même de collapse (cf. dossier 13.E).

Dans les années 1970, en dehors de l'archéologie et de l'anthropologie, le concept s'est diffusé à l'astrophysique à propos du collapse des corps stellaires, mais surtout, pour ce qui nous intéresse, aux travaux sur la disparition des espèces (par exemple certains mammifères d'Afrique de l'est, voir Soulé, Wilcox et Hotlbt 2011), et sur la vulnérabilité des sociétés, voire leur résilience* (Timmerman 1981). La question des éco-systèmes marque la littérature sur le collapse ces vingt dernières années, mais au-delà, le mot – qui est devenu très présent – renvoie essentiellement aux épisodes de crise économique, ainsi qu'à la crise écologique, lorsque les deux ne sont pas réunis (Brown 2011).

Le mot *shrinking* (qui a été traduit en français par « rétraction », « décroissance » ou « déclin », selon le contexte) connaît aussi des évolutions profondes durant ces cinquante dernières années. Alors qu'il était couramment utilisé dans les mêmes textes que le mot collapse depuis le début du XIX^e siècle, il renvoie désormais à des processus qui peuvent participer du collapse mais relèvent, le plus souvent, d'une plus longue durée. Chez les astrophysiciens, la question du *shrinking* change de dimension et peut-être d'échelle. Dès 1980, le *shrinking* semble même passer au premier plan, comme dans le débat issu de l'article de Russel Akridge « *The sun is shrinking* » (Akridge 1980), qui pose la question de la relation entre la taille du soleil et l'évolution de l'environnement sur terre. En géographie, le mot arrive alors non seulement dans les travaux sur la contraction du monde du fait de l'accélération des moyens de transport (Kirsch 1995, Tobler 1999, Knowles 2006), mais aussi du côté des *Shrinking cities* (cf. chapitre 11.3).

11.2 Déclin, décadence

Le mot **déclin** renvoie dès son origine à une idée de décroissance, mais plus précisément à celle de l'astre solaire, qui a une trajectoire qui croît en montant et décroît en descendant, cette décroissance de l'astre amenant celle de la lumière. Il renvoie ainsi à une perte d'intensité.

Le mot est au XVIII^e siècle utilisé dans quatre sens au moins. Celui du déclin d'un astre : « les oignons seuls croissent pendant le déclin de la lune » (Anonyme 1747, p. 387); celui du déclin en politique : « Vers le déclin de la Monarchie de *Perse*, & après le temps d'Alexandre, ils furent soumis aux Séleucides » (*ibid.*, p. 564); celui du déclin de la maladie, lorsque, la maladie ayant été vaincue, le corps est affaibli mais la pathologie décroît (Diderot et D'Alembert 1754 : 694); enfin celui des conséquences de l'âge : « Louis XIV, plus héros dans le déclin des années que dans le brillant de la jeunesse » (Fréron 1743 : 4), mais il s'agit en partie là d'une métaphore comparant le souverain à l'astre. On notera qu'à l'occasion de la publication en français du livre d'Edward Gibbon (1818), *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, François Guizot préfère traduire *decline* par décadence et non par déclin. Ce choix s'explique probablement par le fait que la chute de la civilisation romaine est

définitive, alors que le déclin peut être temporaire, voire renvoyer à un cycle*. Pour autant, la séparation entre déclin et décadence n'est pas aussi nette. En effet, le déclin semble régulièrement pensé à l'intérieur d'un processus liant croissance, acmé et décroissance. C'est ainsi que Jean-Jacques Ampère généralise à partir du cas de la langue française en 1841 :

Si l'on considère pendant cette période l'ensemble de l'histoire européenne, on s'aperçoit que cette histoire peut être envisagée comme un développement qui se compose de trois parties, une partie ascendante, une partie que l'on me permettra d'appeler culminante, et une partie descendante ; alors il y a partout et en toutes choses un mouvement ascensionnel, un apogée, et un déclin. (Ampère 1841)

La polysémie du mot déclin s'installe sur le temps long, laissant coexister et le sens d'une réduction temporaire, et celui du mouvement de disparition après une croissance ou un essor. Les années d'entre-deux-guerres sont un moment de prégnance du discours sur le déclin, et de très nombreux textes dressant un état des lieux des pays concernés y renvoient. Albert Demangeon décrit en 1920 *Le déclin de l'Europe* ; la traduction de l'ouvrage d'Oswald Spengler, *Der Untergang des Abendlandes* – paru en 1918-1922 –, est publiée en français en 1948 sous le titre *Déclin de l'Occident*. Une traduction plus littérale aurait plus évoqué la question de la chute, ce qui montre combien le jeu des traductions est complexe. Lorsqu'à la fin du XVIII^e siècle Gibbon écrit *The Decline and Fall*, le traducteur en français écrit *La décadence et la chute*.

Avec les années 1970-1980, les usages du mot déclin se complexifient, ou plutôt, c'est le modèle temporel sous-jacent qui devient plus complexe. D'un côté François Caron évoque un *Résistible déclin des sociétés industrielles*, publié chez l'éditeur FeniXX, dans la collection « Histoire et décadence », de l'autre François Crouzet limite l'aspect définitif du déclin lorsqu'il écrit : « Essor, déclin et renaissance de l'industrie française des locomotives 1838-1914 » (Caron 1984 ; Crouzet 1977). Dans le premier cas, le cycle n'a rien d'obligatoire, dans le second, ce n'est pas un cycle unique mais une succession de cycles assez semblables qu'il faut penser. Au-delà, c'est la remise en cause même du déclin qui se met en place dans des travaux qui évoquent des processus moins simplistes. Ainsi se pose la question de la relation entre le déclin et la mutation, cette dernière étant vue comme une transition vers un nouveau modèle (Tixier 1992). Certains refusent même l'idée de déclin (Vaisse 1998).

En archéologie, les perspectives temporelles longues sur les civilisations* donnent volontiers lieu à des dérives fatalistes sur « le destin des peuples », abusant par exemple de la métaphore diurne du zénith suivi de la lumière progressivement déclinante vers le couchant. Middleton évoque en 2012 la corrélation souvent faite entre déclin et collapse, étant entendu que toute société qui s'effondre a connu antérieurement un déclin (Middleton 2012). Les commémorations de 1992 sur la « découverte de l'Amérique » ont bien mis en relief la tendance, fort ancienne, justifiant, sinon l'expansion colonialiste occidentale, du moins sa forme interventionniste, par le déclin des sociétés colonisées dans lesquelles elle a fait irruption. Même si le déclin antérieur n'est pas démontrable, l'absence de données vérifiables conduit commodément à le voir dans des contingences ou des signes – par exemple une crise dynastique dans l'empire inca, ou des prédictions funestes dans l'empire aztèque.

Les travaux portant sur l'évolution du peuplement au XX^e siècle posent aussi avec force la question du déclin, notamment à propos des villes. Lewis Mumford évoque ainsi la question du déclin urbain dans son ouvrage « *The City in History: Its Origins, Its Transformations, and Its Prospects* » (1961). Certains auteurs ont proposé en géographie urbaine une approche cyclique dans laquelle le développement des villes prend la forme d'un processus universel, au cours duquel se succèdent trois phases : urbanisation, suburbanisation et enfin de désurbanisation (Klassen 1978, Hall *et al.* 1980). Ainsi la ville connaîtrait d'abord une croissance en son centre, puis en périphérie, et enfin le centre subirait une phase de déclin. Cette proposition est discutée dans le dossier 2.B et dans le chapitre 12.2. Dans le cas des

espaces ruraux, Pierre Pistre (2012) rappelle qu'ils peuvent aussi faire l'objet d'une conception cyclique du développement, avec une phase de déclin (celle de l'exode rural, entamé au XIX^e et achevé en France à la fin des années 1960), à laquelle aurait ensuite succédé une phase de renouveau démographique et fonctionnel des campagnes dans les années 1970-1980. Si dans le cas de la ville, le déclin intervient après la croissance, on voit que pour l'espace rural c'est l'inverse qui est mis en avant. Cette perspective cyclique du déclin peut être rapprochée de celle des économistes qui expliquent l'inégale croissance des régions et des villes par leur inégale insertion dans les nouveaux cycles économiques et du produit (Schumpeter, Kondratieff, Vernon) (cf. dossier 3.B).

Plus que le déclin, la **décadence** relève du jugement moral. Pour reprendre la définition de l'*Encyclopédie* qui lie décadence et ruine : « Ces deux mots diffèrent en ce que le premier prépare le second, qui en est ordinairement l'effet » (Le Rond d'Alembert 1754, p. 659). S'y allie également un jugement de valeur puisque l'origine du mot décadence renvoie à l'idée de déchéance. L'idée de décadence doit également être rattachée à l'héritage des textes apocalyptiques de tradition judéo-chrétienne : la décadence y est à replacer comme l'une des dernières phases de l'attente du salut, celle qui fait basculer de la vie terrestre au jugement dernier (Koselleck 2016). À croire Pierre Chaunu, le mot n'existe pas en latin et ne semble pas courant avant Augustin d'Hippone (dit saint Augustin). L'idée même de la décadence ne s'affirmerait qu'avec les tenants de l'humanisme, qui souhaitent donner un sens à la rupture qui existe selon eux entre l'antiquité classique et la période qu'ils vivent (Chaunu 1981). Deux courants majeurs s'opposent. Dans le premier, qui correspond aux réflexions de Jean Bodin au XVI^e siècle (Sée 1935), il ne peut y avoir de décadence proprement dite, car fondamentalement les êtres humains ne changent pas. On a, en revanche, des cycles qui se succèdent. Dans le second courant, qui correspond aux réflexions de Montesquieu, la décadence existe. Dès avant Gibbon, Montesquieu avait, dans un essai célèbre de 1734, écrit des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Il y produisait un modèle dans lequel :

Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent ; tous les accidents sont soumis à des causes ; et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un État, il y avait une cause générale qui faisait que cet État devait périr par une seule bataille. (Montesquieu 1734, t. II, p. 173).

En dehors du modèle en général, c'est la question des causes morales et de leurs conséquences sur la décadence qui se trouve ici formalisée et qui est promise à un bel avenir. Dès lors, essentiellement deux formes de discours vont se succéder. La première relève de la condamnation morale et de la juste disparition, c'est celle de Montesquieu et de Gibbon. On trouve des traces de la seconde sur le temps long, comme en 1851 dans un ouvrage de M. Raudot : *De la grandeur possible de la France faisant suite à la décadence de la France* (Raudot 1851). Il s'agit, après avoir dressé le constat des défauts moraux, de proposer une solution vertueuse à ce qui devient une difficulté possiblement passagère.

Il faut attendre la deuxième moitié du XX^e siècle pour qu'une conception plus savante et surtout plus positive de la décadence se mette en place – peut-être est-ce là une réaction au discours nazi qui attribuait l'adjectif décadent à ce qui était contraire à son projet. Cela commence avec les réflexions de Vladimir Jankélévitch dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* en 1950. Pour lui :

La décadence [...] ne se confond ni avec la déchéance théologique, ni avec la dégénérescence biologique, ni avec le déclin individuel. Au lieu que, dans la déchéance, la péjoration a commencé dès le début, l'histoire n'étant tout entière qu'une longue détérioration, la décadence, comme le vieillissement, fait suite à une période ascensionnelle. En d'autres termes, l'acmé est au milieu,

entre pente et contre-pente, tandis que l'excellence, dans la chute, est concentrée à l'origine... (Jankélévitch 1950, p. 337).

En d'autres mots, penser la décadence ne se peut qu'à la façon de Balzac, lorsqu'il écrit son *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau...* (Balzac 1838). C'est le processus dans son ensemble qui nécessite d'être dépeint en le distinguant de la déchéance, de la dégénérescence et du déclin qui ont tous leur objet et leur échelle. Avec Henri-Irénée Marrou, en 1978, c'est une réflexion sur la distinction entre décadence et transition* qui se construit. Pour Marrou, la décadence est indépendante du processus de différenciation qui s'opère entre deux époques. Elle est un appauvrissement de la civilisation*, ce qui est opposé à la transformation qui est issue du principe que « le même engendre nécessairement l'autre ». La décadence dans ce cadre ne pourrait être que l'interruption de la tradition (Marrou 1978), qui fait quitter la transition pour la chute.

11.3 Décroissance

Décroissance vient de croître – du latin *crescere* qui signifie « pousser » à propos des plantes – auquel est adjoint le préfixe « dé » qui donne à un verbe le sens opposé. **Croissance** renvoie à une idée de gradation, de développement par étape, de façon continue.

Le mot décroissance est d'abord synonyme de déclin dans son sens astronomique, mais semble plus concerner la Lune que le Soleil. On notera de ce point de vue qu'en astronomie le mot croissant, désignant à l'origine les phases de la Lune, renvoie préférentiellement, dès le XIV^e siècle, à la forme visible de la Lune, alors que le mot déclin est d'un sens plus large et correspond à tous les corps célestes. Le terme reste cependant rare, étant concurrencé par celui de décroissement.

Dans l'*Encyclopédie* Diderot d'Alembert, « décroissement » concerne d'abord le processus physiologique relatif au corps humain et qui fait suivre la croissance des corps de leur décroissement (par exemple le dessèchement du corps et la courbure du dos qui accompagnent le vieillissement, Article « Décroissement », vol. 4, p. 707). C'est dans le cadre de la géométrie que la décroissance se trouve possiblement détachée de la croissance physiologique pour signifier la diminution d'une quantité variable, quelle qu'elle soit. C'est dans cet esprit que l'article « Parallélisme des rangées d'arbres » propose la résolution d'un problème d'optique. La question consiste à se demander comment produire, visuellement, deux parallèles à partir de deux séries d'arbres plantés, alors que justement, deux parallèles produisent l'impression qu'elles se rejoignent. La solution passe par la production de deux courbes décroissantes (« permettant que les arbres soient aperçus sous des angles décroissants », Article « Parallélisme des rangées d'arbres », vol. 11, p. 910). Au début du XIX^e siècle, le mot relève surtout du registre de la quantification des observations et des phénomènes quels qu'ils soient. C'est ainsi le mot « décroissement » qui est utilisé dans les traductions françaises des ouvrages de Malthus (1830).

Cette relation entre décroissement et décroissance tend à s'atténuer à partir des années 1840 et 1860, puis à se spécialiser par la suite. Le décroissement sera plus utilisé en mathématique et en physique, alors que la décroissance va davantage concerner le commerce puis l'économie. Cette séparation relative s'accompagne d'un second déplacement de registre : le décroissement concerne désormais un objet restreint, un processus délimité, alors que la décroissance est relative à des objets plus amples et plus complexes. C'est ainsi que l'on peut parler de « la décroissance des privilèges de la cité et [de] la réhabilitation de l'homme » (Coquelin 1843). Ce faisant, la décroissance peut devenir l'une des phases d'un processus. Benjamin Fillon décrit ainsi l'histoire monétaire des Carolingiens en quatre époques : « période d'accroissement, de 762 à 814, période de transition, de 814 à 841 ; période de décroissance, de 841 à 888 ; enfantement de la féodalité, 888 à 987 » (Barthélémy 1852).

Les usages du mot décroissance semblent s'élargir avec le temps. Dans les sciences sociales, on trouve des contextes d'utilisation extrêmement divers du mot. Ceux-ci vont de la loi de décroissance des températures et de son rôle sur l'habitat humain, jusqu'aux descriptions des résultats des recensements. Ces deux thématiques permettent d'ailleurs certains transferts. Ainsi dans les années 1890, le géographe Maurice Zimmermann, spécialiste des régions froides, utilise aussi bien le terme à propos de la baisse des températures qu'à propos de démographie de l'Afrique (Zimmermann 1895). Il semble que ce soit l'usage des méthodes quantitatives qui soit à l'origine de cette diffusion. Ainsi en trouve-t-on les traces, dès les années 1950, dans une revue comme *Les Annales, Histoire, Économie, Civilisations*, dans des articles d'histoire économique. C'est le cas d'un texte de Georges Friedmann sur le « facteur humain dans l'industrie américaine » (Friedmann 1950), ou dans la réponse que Walt W. Rostow fait à l'article de Fernand Braudel sur la longue durée (Rostow 1959). En géographie, la diffusion gagne en intensité avec l'arrivée de l'analyse spatiale nord-américaine. On trouve ainsi les premières études sur la décroissance urbaine* (voir ci-dessous) dès les années 1970. C'est par exemple le cas d'un travail de Laurent Deshaies sur les villes minières canadiennes. S'y trouvent décrites les croissances et décroissances de petites villes s'étant développées un temps sur une mono-activité (Deshaies 1977).

Pour autant, il faut attendre le début des années 1980 pour que le terme décroissance se trouve chargé d'un sens plus fort chez certains auteurs. De la décroissance d'un phénomène isolé, on passe alors à la décroissance en tant que concept. L'origine de ces réflexions paraît se situer du côté de la physique et de la question de l'**entropie**². C'est en tous les cas dans ce cadre qu'une réflexion sur la décroissance en économie se met en place. Dès les années 1970, la perspective de raréfaction des ressources et la dégradation de l'environnement ont conduit les économistes à s'interroger sur les bienfaits de la croissance. Les raisonnements pratiquent parfois une transdisciplinarité radicale, par exemple entre mathématiques et sciences sociales. Ainsi, Nicholas Georgescu-Roegen s'intéresse à la décroissance en liant la loi de l'entropie et les phénomènes économiques et écologiques, dans le cadre d'une extension des lois de la thermodynamique à la société humaine dans son ensemble (Georgescu-Roegen 1971 et 1975). Ces réflexions aboutissent à la publication de *Demain la décroissance. Entropie, écologie, économie* (Georgescu-Roegen 1979). Son raisonnement consiste à appliquer le principe de l'entropie aux sociétés et à leurs pratiques économiques. La décroissance peut alors devenir un projet politique articulant écologie et **développement durable**³. Plusieurs positionnements existent. Pour certains, la croissance peut donner les moyens de résoudre les problèmes environnementaux, tandis que pour d'autres, elle peut s'accompagner d'effets négatifs pour l'environnement. Enfin, selon les tenants de la théorie de la décroissance, la croissance n'est pas soutenable dans un monde fini, elle est productrice d'inégalités et doit donc laisser la place à des modes alternatifs de développement (Montel-Dumont 2017). Ce courant est représenté par exemple en France par Serge Latouche, Jean Gadrey ou Jean-Marie Harribey. En Allemagne, la décroissance est d'ailleurs envisagée par certains chercheurs comme une opportunité pour le développement de nouveaux modèles urbains, propices à l'émergence de modalités alternatives de développement, reposant sur la durabilité et l'innovation sociale,

² Entropie du grec ἐντροπία (transformation) : « En thermodynamique fonction définissant l'état de désordre d'un système, croissante lorsque celui-ci évolue vers un autre état de désordre accru » (Dictionnaire Robert *et al.* 1973).

³ Le développement durable est défini dans la commission Brundtland en 1987 comme "un développement qui s'efforce de répondre aux besoins des générations présentes sans compromettre la capacité pour les générations futures à satisfaire les leurs." (cité dans Van der Leeuw, Aschan-Leygonie 2000, p. 5). Après avoir comparé les concepts de développement et de résilience, S. Van der Leeuw et C. Aschan-Leygonie (*op. cit.*) préconisent l'utilisation de ce dernier en géographie et en archéologie. C'est le point de vue que nous avons adopté dans cet ouvrage (*cf.* chapitre 8).

environnementale, voire économique (Gamberini 2011). Les travaux sur l'Anthropocène renvoient à des interrogations proches au sens où les transformations écologiques en cours sont interprétées comme résultant des modes de développement économiques issus des révolutions industrielles.

Les travaux sur la décroissance urbaine* prennent de l'ampleur dans les années 2000, sous l'impulsion du groupe de recherche sur les SRiC (*Shrinking Cities*) qui rassemble architectes, urbanistes, aménageurs et géographes. En Allemagne, l'expression *Schrumpfung* ou *Schrumpfende Städte* est surtout utilisée à partir des années 2000 pour décrire les villes de l'ex République Démocratique Allemande, où les aménageurs et responsables locaux se préoccupent de la décroissance démographique, de la vacance des logements et des commerces. Aux États-Unis, l'expression *shrinking cities* renvoie au caractère multidimensionnel de la décroissance urbaine qui affecte les grandes villes du Middle West et de la région industrielle des Grands Lacs. En Russie, les chercheurs évoquent la contraction spatiale et la diminution de population qui s'expriment à l'échelle du territoire* post-soviétique (Cottineau, 2016). Au Japon, l'expression *toshi no sutai* désigne le retrait et l'affaiblissement d'organisations étatiques, des mouvements longs de déclin économique (Buhnik, 2010). En France, l'expression « décroissance urbaine » s'est généralisée, même si on rencontre aussi les expressions de déclin urbain ou de ville perforée* (Florentin *et al.* 2009). D'autres pays du monde sont concernés par la décroissance urbaine. Selon Fol et Cunningham-Sabot (2010), plus de 25 % des villes de plus de 100 000 habitants à l'échelle du monde seraient touchées, dans des pays émergents (Brésil, Mexique, Inde, Chine) ou anciennement industrialisés (Russie, Australie, etc.). Béal *et al.* (2017) soulignent l'apparition du phénomène dans des villes secondaires ou industrielles indiennes, chinoises, sud-africaines.

De manière générale, les chercheurs mettent en avant le caractère multi-dimensionnel de la décroissance, qu'ils définissent comme un processus de perte nette de population et de fonctions affectant des espaces sur un assez long terme et les confrontant à des enjeux défiant les politiques publiques (Roth, 2016).

11.4 Déprise

Le mot **déprise** se diffuse dans quelques textes littéraires de l'entre-deux-guerres. Lucien Gachon (1894-1984), écrivain géographe se l'approprié pour décrire l'évolution de l'occupation agraire et les conséquences de l'exode rural dans les hautes terres auvergnates. Il construit le concept en opposant reprise et déprise. La déprise articule la dépopulation rurale, le vieillissement de la population, la mise en friche généralisée de champs autrefois exploités, et au-delà la disparition d'une adéquation entre un paysage et ses habitants (Gachon 1952). Le concept est le fruit de l'observation fine d'un bon connaisseur de l'agriculture du Livradois, qui a en outre écrit sa thèse de géographie sur cette région (Gachon 1939). Selon Pierre Cornu, pour Lucien Gachon, très sensible à l'agrarisme, la déprise n'est pas simplement « un problème socio-économique, c'est une épreuve morale » (Cornu 2003, np). Celle-ci doit être comprise dans une lecture à la fois critique de la modernité urbaine et favorable au retour à la terre. Le mot est donc moralement chargé et renvoie à l'idée de défaite morale dans laquelle les paysans peuvent avoir une responsabilité :

L'incitation au moindre effort est donc forte. Hier le paysan de l'Émilie adonné à la *coltura promiscua* extirpait partout le moindre filament de chiendent parce que, à l'instar du paysan français au siècle dernier, il ne comptait ni son temps, ni sa peine. Maintenant, il commence de ne plus extirper le chiendent [...] parce que, à l'exemple de ceux des villes, il a commencé à compter lui aussi : temps, peine, mise de fonds etc. (Gachon 1954, p. 515).

Le terme est repris par Jean Labasse dès 1959 (Labasse 1959) – il continuera à l'utiliser ensuite – tout en se diffusant dans les revues du Sud-Est (*Revue de géographie alpine*, *Revue de Géographie de Lyon*) où Gachon continue à écrire, puis gagne à partir des années 1960 l'ensemble des revues françaises de géographie avec un usage à deux échelles : locale, celle du pays, et la déprise régionale (Dugrand 1963), qui insiste sur le décrochement d'une vaste zone par rapport à d'autres, le plus souvent au niveau économique. Le terme perd alors en grande partie ses connotations morales. Son sens se déploie et Jean-Luc Piveteau l'utilise à propos des rapports à l'espace. A partir d'une enquête portant sur l'évolution du sentiment d'appartenance régionale dans le milieu étudiant suisse, ce dernier conclut que ce sentiment perd progressivement de son caractère viscéral. On assisterait ainsi à une « "déprise" psychologique de la jeune génération à l'égard de son environnement spatial » (Piveteau 1969).

À partir du début des années 1970, une nouvelle expression se met en place : la déprise agricole. Celle-ci articule toujours le social à l'espace rural (Mathieu 1974). Ces travaux sont parfois lourds de jugements de valeur qui rappellent les analyses de Gachon. Ainsi la déprise agricole en Loire Atlantique donne « l'impression générale [...] d'un délabrement agraire ». Celui-ci sous-entend une « pathologie », et une idée de « dégénérescence ». Au total « la déprise agricole actuelle, avec son cortège de négligences et d'abandons, montre la fragilité de nos milieux naturels » (Palierne 1971). Au-delà, le concept, qui était essentiellement utilisé pour décrire le cas français et accessoirement européen (Nitz 1978), se trouve étendu pour caractériser d'autres régions du monde dès le milieu des années 1970. C'est le cas de l'Iran de Bernard Hourcade (1976), ou du Mali de Rodolf Reichelt (1977). Les usages restent rares chez les historiens, même si l'on en trouve quelques occurrences, comme chez Jean-Luc Fiches, à propos de la crise de l'Empire en Gaule Narbonnaise au III^e siècle (Fiches 1995). Le terme déprise est assez courant chez les paléo-environmentalistes (palynologues) dans son sens agricole. Aujourd'hui, beaucoup des travaux qui continuent à utiliser le concept concernent les zones rurales montagneuses. Selon Roger Brunet (1995), la déprise est un processus caractéristique d'une contrée dont les habitants émigrent, dont la densité de population diminue, dont l'intensité de la mise en valeur décline, qui montre des traces d'abandon et de retours à la friche, dont les équipements disparaissent et la structure de relations se défait. Le système local est dégradé ou en cours d'effondrement*.

Conclusion

Si les évolutions de sens au sein d'une même discipline ou les transferts d'une discipline à une autre sont légion, comme dans tout domaine de recherche scientifique, ce chapitre permet de mettre l'accent sur une troisième difficulté, liée à la traduction. On a vu que le mot « *decline* » avait été traduit par « décadence » dans le titre de l'ouvrage de Gibbon, ou que le terme « *Untergang* » avait été traduit par « déclin ». L'expression allemande de *Schrumpfung* ne renvoie pas exactement à la notion anglaise de « *shrinking* », elle-même probablement différente de ce que l'on entend en France par « décroissance ». Pour chaque terme, il est nécessaire d'associer l'histoire de sa naissance et l'évolution des contextes de son utilisation pour pouvoir naviguer d'un univers conceptuel à un autre.

Au-delà de cette complexité lexicale relative aux traductions, ce chapitre montre combien les mots utilisés dans les travaux sur la décroissance ne sont pas anodins : les termes de « déclin », « décadence », « collapse », « déprise » renvoient souvent à des connotations négatives qui viennent contrarier le paradigme positif de la croissance. On peut d'ailleurs noter que le mot « diminution », très factuel et impliquant une mesure, est peu employé en tant que concept ou processus. À l'inverse, la notion de « décroissance », pourtant liée aussi à une appréhension quantitative du phénomène, est de plus en plus répandue en sciences

sociales. Aborder ce foisonnement et cette complexité lexicale suppose d'utiliser des outils complémentaires à ceux de l'étymologie et de l'histoire des mots. Dans le chapitre suivant, notre réflexion porte sur la manière dont les processus eux-mêmes sont analysés par les chercheurs compte tenu des sources disponibles, des contextes de l'observation et des méthodes mobilisées.

Références

- Akridge Russell, « The Sun is Shrinking », *Impact*, 1980, n° 82, p. iii-iv.¶
- Ampère Jean-Jacques, *Histoire de la formation de la langue française au moyen âge comparée aux littératures étrangères*, Paris, Tessier, 1841, p. vii.¶
- Anonyme, « The collapse of the Theosophists », *Science*, 1886, 22 janv., p. 81-82.¶
- Anonyme, *Histoire universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent...*, Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1747, t. 1.¶
- Balzac Honoré (de), *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, parfumeur, chevalier de l'ordre de la légion d'honneur, adjoint au maire du 2e arrondissement de la ville de Paris*, Paris, Boulé, 1838.
- Béal Vincent, Collet Anaïs, De Filippis James, Ocejo Richard E. et Rousseau Max, 2017, « Villes en décroissance », *Métropolitiques*, [en ligne] URL : <https://www.metropolitiques.eu/Villes-en-decroissance.html>, consulté le 25 janvier 2019.
- Brown Lester, *World on the Edge. How to prevent environmental and economic collapse*, London, Earthscan, 2011.¶
- Brunet R., Ferras R. Théry H. (1995), *Les mots de la géographie: Dictionnaire critique*. Reclus, La Documentation Française.
- Buhnik Sophie, 2010, « From Shrinking Cities to Toshi no Shukushō: Identifying Patterns of Urban Shrinkage in the Osaka Metropolitan Area », *Berkeley Planning Journal*, 23-1. Retrieved from <https://escholarship.org/uc/item/2df4m61b>
- Caron François, *Le résistant déclin des sociétés industrielles*, Paris, Fenixx, 1984.¶
- Champion T., 2001, "Urbanization, Suburbanization, Counter-Urbanization and Re-Urbanization", in R. Paddison (ed.), *Handbook of Urban Studies*, London, SAGE Publications Ltd, pp. 143-160.
- Chaunu Pierre, *Histoire et décadence*, Paris, Perrin, 1981.¶
- Cornu Pierre, « Lucien Gachon : un itinéraire entre géographie rurale et littérature agreste », *Ruralia*, 2003, n° 12/13, p. 123-137.
- Cottineau Clémentine, 2016, « A Multilevel Portrait of Shrinking Urban Russia », *Espace populations sociétés* [en ligne] URL : <https://journals.openedition.org/eps/6123>, consulté le 14 février 2019.
- Crouzet François, « Essor, déclin et renaissance de l'industrie française des locomotives, 1838-1914 », *Revue d'histoire économique et sociale*, 1977, vol. 55, n° 1/2, pp. 112-120.¶
- Demangeon Albert, *Le déclin de l'Europe*, Paris, Payot, 1920¶
- Diderot Denis et Alembert Jean d', *Encyclopédie*, vol. 4, 1754¶
- Dugrand Raymond, *Villes et campagnes en Bas-Languedoc*, Paris, PUF, 1963.
- Fol Sylvie, Cunningham-Sabot Emmanuèle, 2010, « "Déclin urbain" et Shrinking Cities : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine », *Annales de géographie*, no 674, p. 359-383.
- Florentin Daniel, Fol Sylvie et Roth Hélène, 2009, « La "Stadtschrumpfung" ou "rétrécissement urbain" en Allemagne: un champ de recherche émergent », *Cybergeo* [en ligne], 445, URL : <http://cybergeo.revues.org/22123>, consulté le 25 janvier 2019.
- Fréron Élie Catherine, *Lettre sur l'oraison funèbre du Cardinal de Fleury*, sl, 1743, p. 4.

Gachon Lucien, « Comparaison du paysage de l'Italie septentrionale et de la France méridionale », *Revue de Géographie Alpine*, 1954, n° 42-3, p. 497-520.¶

Gachon Lucien, « Récentes déprises et reprises humaines sur les massifs anciens du Centre de la France », *Revue de Géographie Alpine*, 1952, n° 40-2, p. 265-290.¶

Gachon Lucien, *Les Limagnes du Sud et leurs bordures montagneuses. Étude de géographie physique et humaine*, Tours, Arrault et Cie, 1939, 474 p.

Gamberini Julia, 2011, « Rétrécissement urbain et conditions d'innovation pour un développement durable : le cas de l'enjeu énergie-climat », *Géocarrefour*, 86/2, p. 139-150.

Georgescu-Roegen Nicholas, 1971, *The Entropy Law and the Economic Process*, Cambridge, Harvard University Press.

Georgescu-Roegen Nicholas, 1975, « Energy and Economic Myths », *Southern Economic Journal*, vol. XLI, no 3, p. 347-381.

Gibbon Edward, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, London, Starham & Cadell, 1776-1788.¶

Hall Peter, Hay Dennis (1980), *Growth centers in the European system*. Berkeley, University of California Press.

Hawtrey R. G., « The collapse of the French Assignats », *The Economic Journal*, 1918 (sept), vol. 28, n° 111, p. 300-314.¶

Hourcade Bernard, « Le processus de la déprise rurale dans l'Elbourz de Téhéran (Iran) », *Revue de Géographie Alpine*, 1976, n° 64-3, p. 365-388.

Huevelin P., *Essai historique sur le droit des marchés et des foires*, Paris, Rousseau, 1897.¶

Jankélévitch Vladimir, « La décadence », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1950, n° 4, p. 337-369. Rééd en 1985, dans la même revue.¶

Kidder A. V., « A Program for Maya Research », *The Hispanic American Historical Review*, 1937, vol. 17 ; n° 2, p. 160-169.¶

Kirsch Scott, « The incredible Shrinking World? Technology and the production of space », *Environment and planning D: Society and space*, 1995, vol. 13, n° 5, p. 529-555.¶

Klassen L. H. (1978), Désurbanisation et réurbanisation en Europe Occidentale, in J. P. H. Paelinck (ed.), *La structure urbaine en Europe Occidentale : Faits, théories et modèles*, Saxon House, pp. 119-140.

Knowles Richard D., « Transport shaping space : differential Collapse in time-space » *Journal of transport Geography*, 2006, vol. 14, n° 6, p. 407-425.¶

Koselleck Reinhart, « Raccourcissement du temps et accélération, contribution à l'étude de la sécularisation », *Écrire l'histoire*, 2016, n° 16, pp. 27-48.¶

Labasse Jean, CR de « J. Chardonnet, l'économie française, étude géographique d'une décadence et des possibilités de redressement », *Revue de géographie de Lyon*, 1959, n. 34-3, p. 299-300.

Long Richard C.E., « A link between the Earlier and Later Maya Chronologies », *Man*, 1924, vol. 24, p. 89-91.¶

Marrou, Henri-Irénée, « Culture, civilisation, décadence », *Publications de l'école française de Rome*, 1978, vol. 35, pp. 3-30.¶

Mathieu Nicolas, « Les transformations récentes de l'Espace Agricole et leur signification sociale », *Aménagement et Nature*, 1974, n° 35, p. 8-11.¶

Matter Paul, *Bismarck en son temps, triomphe, splendeur et déclin*, Paris, Félix Alcan, 1908.¶

Mc Neilly John Seymour, « Climax and collapse of reconstruction in Mississippi, 1874-1876 », *Publications of the Mississippi Historical Society*, 1912, p. 283-474.¶

Mitchell Leslie J., « The End of the Maya Old Empire », *Antiquity*, 1930, vol. 4, n° 15, p. 285-302.¶

Montesquieu, Charles Louis de Secondat baron de, *Considérations sur les causes de la grandeur des romains et de leur décadence*, Amsterdam, Desbordes.

- Montel-Dumont Olivia, 2017, « La décroissance une utopie? », *Les cahiers français*, no 401, p. 57-65.
- Mumford Lewis (1961), *The City in History: Its Origins, Its Transformations, and Its Prospects*. New York, Harcourt, Brace & World.
- Nitz Hans-Jürgen, « Où en est la recherche en matière de géographie agraire en République Fédérale d'Allemagne », *L'espace géographique*, 1978, n° 7-3, p. 199-207.
- Paliérne Jean-Max, « Les fondements de l'Openfield Ligéro-Atlantique : sols, soleil et solidarité agraire », *Noroi*, 1971, n° 71, p. 437-449.
- Park Robert, Burgess Ernest, McKenzie Roderick (1925), *The City*. Chicago and London, The University of Chicago Press.
- Percy Alvin Martin, « Causes of the collapse of the Brazilian Empire », *The Hispanic American Historical Review*, 1921, vol., n° 1, p. 4-48.¶
- Perrenoud Alfred, « Atténuation des crises et déclin de la mortalité », *Annales de démographie historique*, 1989, pp. 13-29.
- Pistre Pierre, 2012, *Renouveaux des campagnes françaises: évolutions démographiques, dynamiques spatiales et recompositions sociales*, thèse de géographie soutenue à l'Université Paris-Diderot.
- Piveteau Jean-Luc, « Le sentiment d'appartenance régionale en Suisse », *Revue de Géographie Alpine*, 1969, n° 57-2, p. 361-386.¶
- Raudot M. *De la grandeur possible de la France faisant suite à la décadence de la France*, Paris, Amyot, 1851.¶
- Reichelt Rudolf, « Sur les aménagements hydrauliques anciens et récents dans le Gourma, Sahel tropical, République du Mali », *Sciences géologiques, bulletins et mémoires*, 1977, n° 30-1, p. 19-31.
- Roth Héléne, 2016, « Du déclin à la périphérisation: quand les courants constructivistes et critiques revisitent les différenciations spatiales en Allemagne », *Cybergeo*, [en ligne] URL : <http://journals.openedition.org/cybergeo/27389> ; DOI : 10.4000/cybergeo.27389, consulté le 25 janvier 2019.
- Sée Henri, « La philosophie de l'histoire de Jean Bodin », *Revue Historique*, 1935, t. 175, n° 3, pp. 497-505.¶
- Shrimble Christopher, « On "the Decline of England" », *Household words*, 1850, vol. 1 n° 15, p. 358-360, à propos du livre de Ledru Rollin Alexandre, *De la décadence de l'Angleterre*, Paris, Escudier, 1850, 2 vol.
- Soulé Michael E., Wilcox Bruce A. et Holtby Claire, « Benign neglect: A model of faunal collapse in the game reserves of East Africa », *Biological conservation*, 1979, vol. 15, n° 4, p. 259-272.¶
- Spengler Oswald, *Le déclin de l'Occident*, Paris, Gallimard 1948 (trad. de *Der Untergang des Abendlandes – Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, 1918-1922).¶
- Thompson Eric S., *The Rise and Fall of Maya Civilization*, Norman, University of Oklahoma, 1954.¶
- Timmerman Peter, *Vulnerability, Resilience and the collapse of Society. A review models and possible Climatic Applications*, Toronto, Institute of Environmental Studies, 1981.
- Tixier Pierre Eric, *Mutation ou déclin du syndicalisme ? Le cas de la CFDT*, Presses universitaires de France, 1992.¶
- Vaisse Julien, « "Tout empire périra". Le débat sur le déclin des États Unis », *Relations internationales*, 1998, n° 94, pp. 233-248.
- Van der Leeuw Sander et Aschan-Leygonie Christina, 2005, « A long-term perspective on resilience in socio-natural systems », dans *Micro, meso, macro : addressing complex systems couplings*, éd. par Hans Liljeström et Uno Svedin, Singapore, World Scientific, p. 227-264.

Webster David, *The Fall of the Ancient Maya, solving the mystery of the Maya Collapse*, London, Thames & Hudson, 2002.¶
Willey Gordon R., « The structure of Ancient Maya Society: evidence from the Southern Lowlands », *American Anthropologist*, 1956, vol. 58, n° 5, p. 777-782.¶

Annexe: Introduction de la partie IV, dont est extrait le chapitre 11.

Partie IV. Dynamiques : effondrement, déclin, décroissance

coordination : Anne Bretagnolle

Introduction

Les notions gravitant autour de la décroissance et du déclin ont connu un changement épistémologique majeur ces dernières années. Mobilisées de plus en plus massivement, retravaillées en permanence, elles sont à l'origine d'une masse de données empiriques difficile à organiser et formaliser, dont surgissent de nouveaux concepts à peine constitués. Outre la profusion des termes proposés : dévitalisation, perforation, rétraction, désertion, abandon, déprise, collapse, effondrement, crise, etc., on assiste à une inflation de recherches sur des processus impliquant des objets hétérogènes : quartiers, villes, régions, campagnes, activités humaines, organismes vivants, civilisations, dans divers continents et sur des périodes allant du crétacé (l'extinction des dinosaures) à un futur lointain mais annoncé (la mort du soleil et de la Terre).

L'inflation récente des mots évoquant la décroissance ou le déclin subit le risque d'une déformation inhérente à une époque qui donne une place prééminente aux logiques du capitalisme industriel et financier : tout ce qui n'est pas en croissance bascule irrémédiablement du côté du déclin. Ainsi, si la perspective ouverte vers un futur indéterminé par la notion de décroissance suppose intrinsèquement que le vocabulaire conceptuel soit encore en construction, et donc fort peu stabilisé, cette quatrième partie en est l'illustration. En dépit des efforts pour formaliser le champ relationnel des concepts en cours et essayer de l'appliquer de façon cohérente, la rédaction revient, au détour de bien des phrases, au mot « déclin », avec tout de même un tropisme complémentaire vers la « décroissance » pour les vertus apparemment descriptives et quantitatives de ce mot et la fascination qu'exerce son antonyme, la croissance, sur notre monde depuis le XIX^e siècle. Un de nos objectifs est néanmoins de tenter de restituer d'autres approches de ces phénomènes.

Le chapitre 11 propose ainsi une recension étymologique et historique des principaux mots de la décroissance. Il permet de distinguer quatre mots ou grappes de mots dont les sens varient selon les époques et les disciplines qui s'en sont emparées. Le premier, « collapse », est à l'origine un mot de la médecine (le collapse des cellules entraînant la mort) mais s'est diffusé récemment en sciences humaines et sociales, notamment autour de la « crise » des IX^e-XI^e siècles subie par les Mayas anciens. « Déclin » renvoie dès son origine à l'idée de décroissance de l'astre solaire; il est donc associé à une diminution de l'intensité (la perte de la lumière) mais celle-ci peut être temporaire, lorsqu'elle est envisagée comme une phase d'un cycle. Selon certaines acceptions, le sens de déclin peut être proche de celui de la « décadence », dont l'origine se situe dans les textes apocalyptiques de tradition judéo-chrétienne et qui sous-entend un jugement moral, l'idée d'une déchéance. Pour sa part, le mot « décroissance » a d'abord été employé comme synonyme de déclin, dans le domaine de l'astronomie (même s'il est davantage associé à la lune qu'au soleil). Néanmoins, c'est dans le domaine de la géométrie que la décroissance a fini par désigner la diminution d'une quantité variable, un sens qui a été repris à propos du commerce puis de l'économie. Enfin, le mot « déprise » renvoie à l'origine à un jugement dévalorisant (de-priser), et ce n'est qu'en 1952 qu'il est utilisé à propos de systèmes de peuplement par Lucien Gachon, géographe-écrivain du rural. Ce dernier oppose les phénomènes de reprise à ceux de déprise, caractérisés par la dépopulation, le vieillissement et la mise en friche.

Nous proposons ensuite, dans le chapitre 12, trois réflexions sur l'observation de phénomènes de diminution ou d'affaiblissement relatifs à l'évolution d'un système de peuplement. La première porte sur les sources et évoque les contraintes et difficultés qu'ont les chercheurs,

archéologues, historiens, géographes ou économistes, pour établir voire simplement faire l'hypothèse d'une décroissance ou d'un déclin à partir des matériaux recueillis. La deuxième propose une mise en contexte de situations identifiées comme relevant d'une décroissance ou d'un déclin, à différentes échelles : quartier, village, ville ou région. Dans la majorité des cas, la prise en compte du contexte spatio-temporel (relativisé soit par la vitesse des transports à l'époque considérée, soit par une fenêtre d'observation spatiale plus large – et donc un changement d'échelle –, soit par une vision verticale du système d'habitat) peut inverser les conclusions et aboutir à l'observation non plus d'une décroissance mais d'une croissance. Enfin, la troisième réflexion propose une synthèse des différentes méthodes utilisées par les chercheurs pour observer ou mesurer la décroissance, à partir d'une typologie croisant deux critères: la manière dont est calculée la variation de l'objet spatial dans le temps (de manière absolue, relative dans le temps, relative dans le temps et dans l'espace) et la manière dont est abordé le changement (de manière descriptive ou explicative).

Enfin, dans le chapitre 13, nous structurons notre réflexion autour des processus majeurs de décroissance, à savoir ceux qui changent la nature même de notre rapport au monde. Il s'agit des grands changements dans la reproduction de nos sociétés par la démographie, de leur transformation par le politique et l'économique et de leur adaptation aux différents régimes spatio-temporels qui se sont succédé dans l'histoire. Dans la réalité, ces processus sont souvent imbriqués, et nous restituons pour finir une illustration de cette complexité multi-dimensionnelle. Ce sont ces grands processus étudiés en interdisciplinarité depuis des décennies qui permettent d'orienter le rapport des chercheurs aux mots. Dans ce chapitre, cette interdisciplinarité réunit principalement l'intérêt d'archéologues qui travaillent sur les traces de sociétés anciennes disparues, et de géographes qui observent des processus de décroissance en cours, notamment dans les pays anciennement industrialisés confrontés à un vieillissement de la population ou à une obsolescence d'activités héritées de la première révolution industrielle. Comme on le voit d'emblée, il faut s'obliger à adopter une vraie profondeur de champ dans la perspective sur le présent, mais aussi sur le futur car la décroissance introduit un horizon d'attente qui, pour être souvent inscrit dans des préoccupations écologistes surgies assez récemment, garde néanmoins son autonomie plus ou moins teintée d'ambition utopiste ou prévisionniste sur les activités humaines.